

Comportement de recherche sur le lexique autochtone du daco-roumain: vers une perspective d'anthropologie culturelle

STELIAN DUMISTRĂCEL (Iași)

1.1. À partir du VI^e siècle a.Chr., depuis que les sources écrites font mention des populations gèto-daces dans l'espace de l'ancienne Dacie, l'époque qui a particulièrement attiré l'attention des écrivains de l'Antiquité et qui restera aussi la plus importante jusqu'à nos jours à travers le prisme de l'ethnogenèse des Roumains, c'est le dernier siècle avant notre ère, autant que les trois siècles suivants, marqués par les rois Burébista et Décébale et par l'existence de la province romaine Dacia, la matrice de la romanité carpatodanubienne-pontique. Ces quatre siècles cités constituent une étape référentielle non seulement pour l'évolution ultérieure d'une nouvelle synthèse ethno-linguistique et culturelle, mais également en ce qui concerne une rétrospective qui se prolonge jusqu'à la fin de l'Enéolithique, coïncidant aux grands bouleversements de populations sur le territoire de l'Europe entière considérés décisifs en faveur de la configuration ethnique du continent et, selon le point de vue de maintes spécialistes, pour l'apparition de la synthèse ethno-linguistique indo-européenne (IE).

Dans l'espace de l'ethnogenèse des Roumains, en ce qui concerne les événements historiques et démographiques rappelés (et esquissés sur la foi des résultats généraux des fouilles archéologiques et des recherches anthropologiques), le seul témoignage vivant, qui d'ailleurs ne nous offre qu'un brin d'informations (mais d'autant plus précieuses) c'est l'élément linguistique: l'encadrement des vocables autochtones (établis d'après des critères sur lesquels nous reviendrons), compte tenant des racines reconstituées, dans un idiome indo-européen thrace, de la même grande famille, mais différent de celui grec, italique, celtique, germanique, baltique, slave, etc. De la sorte, l'élément linguistique représente un lien entre les extrémités d'un long intervalle qui renferme approximativement quatre jusqu'à cinq millénaires, d'autant plus troublant que c'est à peine pour la deuxième moitié de cet intervalle qu'il y a des témoignages écrits.

1.2. Vue la pauvreté des sources historiques

concernant l'époque de la formation du peuple roumain et le premier millénaire de son existence, à partir du XIX^e siècle, la recherche des savants roumains se caractérise par la formule *philologia ancilla historiae*. Mais cette servitude forcée s'avère moins pragmatique et de conjoncture qu'on pourrait supposer au premier abord, attendu que les historiens roumains ont recours à une méthode d'une applicabilité plus large qu'on ne l'apprécie à un niveau superficiel. La démarche *von Wörter zu Sachen* c'est à l'époque contemporaine la voie effectivement utilisée pour la reconstitution de la vie matérielle et spirituelle de la communauté linguistique IE¹, beaucoup d'éléments du vocabulaire de cette famille de langues étant considérés utiles, par exemple, pour déterminer la patrie primitive des peuplades indo-européennes².

1.3. Les données provenant des sources littéraires antiques sur les Gèto-Daces, peu nombreuses, occasionnelles (et, de ce fait, lacunaires) et souvent contradictoires, ne nous offrent que des traces modestes sur la culture matérielle, les structures sociales (y compris la famille) et la vie spirituelle de cette branche des Thraces. Envers de telles difficultés, majeures, la question qui intervient c'est s'il y a, par principe, la possibilité de nous les rapprocher, ces ancêtres, s'il existe, hormis les recherches archéologiques, une modalité vraisemblable de reconstituer des éléments du cadre de leur vie et de leurs mentalités, au moins en ce qui concerne l'étape d'après le VI^e siècle a.Chr., ayant en vue une population qui a quitté depuis longtemps la vie demi-nomade, pastorale, dont l'organisation sociale est du type patriarcal, qui pratique l'agriculture et divers métiers, employant certains genres de logements etc.

L'intervalle, assez considérable - il s'agit à peu près de trois millénaires -, qui nous sépare de cette époque n'est pas un obstacle insurmontable si on considère les dimensions d'autres faits, comme, par exemple, des survivances, jusqu'à nos jours, du domaine des mentalités remontant au moins à la phase antérieure à l'établissement au sud-est européen des populations IE,

venues des steppes euro-asiatiques entre cca 4500-2800 a.Chr. Dans cet ordre d'idées, on a récemment invoquée la conservation par des populations pré-indo-européennes (caractérisées par l'organisation sociale du type "matriarcal"), de quelques reflets des déités féminines, La Génératrice, La Mère-Terre, dont on suppose que, dans la période du christianisme naissant, ont fusionné avec la figure de La Vierge, ce que démontrerait la vénération de préférence de celle-ci dans les pays de religion catholique³. Au fond, c'est la même manière d'envisager les choses, pour ne retenir que quelques références, qu'exprimait Vasile Pârvan, qui considérait que l'archi-vieille déité féminine pré-indo-européenne, régnant pendant l'entier Néolithique et l'Enéolithique de la Dacie, continue à vivre également durant l'âge du Bronze; connue sous le nom de Diana Regina dans l'étape daco-romaine, elle "n'est pas morte aujourd'hui non plus, mais elle est seulement devenue «la Sainte Vierge»"⁴. Au surplus, on remarquera la priorité dont parle Marija Gimbutas aussi chez les Roumains, mais dans leurs croyances et légendes populaires.

Quant aux autres hypostases d'expression du même culte, elles sont relevées par le philosophe Lucian Blaga, selon lequel, vu que "la mémoire historique cherche refuge dans les contes", on pourra considérer la Mère de la Forêt du folklore roumain en tant que vestige des religions archaïques, "une profondeur de mythologie et de magie de la forêt"⁵, – et par l'ethnologue Traian Herseni, qui a essayé d'identifier maintes variétés magico-religieuses d'un type fondamental du culte de la maternité et, à la suite d'une synthèse ethno-folklorique, a refait un culte de la Montagne-Mère, déité archaïque dont le nom nous a été transmis par les syntagmes *mama codrului* et *mama pădurii* (= la Mère de la Forêt)⁶. C'est par cette voie qu'on peut compléter la chaîne d'une longue évolution, car (aussi bien que Diana Regina à l'époque daco-romaine) la Mère de la Forêt s'avère être un maillon, gardé dans les croyances populaires jusqu'à présent, qui lie les déités féminines préhistoriques et la Sainte Vierge; sous l'impact du christianisme, la divinité païenne a perdu, en faveur de la chrétienne, tous ses attributs de fée bienfaisante et protectrice et est devenue une vieille sorcière, un monstre⁷.

1.4. Conséquemment, une pareille preuve, concernant la relativité du temps absolu par des éléments relevant d'un certain contexte socio-culturel donné, fait ressortir pour nous comme moins hasardé l'appel au sémantisme originaire des mots autochtones du vocabulaire du daco-roumain dans le dessein de connaître des structures de la culture matérielle et de la vie sociale et spirituelle des Gêto-Daces, une démarche

que nous y envisageons. C'est parce que les collectivités rurales de l'espace entourant les Carpates "vivent toujours dans l'âge de la pierre, de l'os et du bois" non seulement pendant le Hallstatt⁸, mais *mutatis mutandis*, vu les constantes d'ordre démographique, occupationnel et de l'habitat, jusqu'à la dernière étape de la phase préindustrielle.

2. Nous considérons que c'est là un but à atteindre seulement dans la perspective de l'étude monographique interdisciplinaire des mots appartenant au substrat de la langue roumaine.

2.1. Les recherches entreprises jusqu'à présent sur les survivances lexicales thraces des diverses langues du sud-est de l'Europe et, également, celles sur les mots autochtones du vocabulaire du daco-roumain n'ont pas encore été orientées vers une telle finalité, puisque, après la constitution des grands répertoires contenant les éléments de la langue thrace des épigraphes, gloses, listes de plantes etc. ces recherches se sont dirigées avant tout du côté des aspects étymologiques. Les mots du roumain pour lesquels on n'a pas pu établir l'étymologie par rapport au vieux- (et néo-) grec, au slave, au hongrois, aux langues turques etc., ont été attribués au fonds d'éléments hérités de l'idiome des populations gèto-daces sur le territoire de la Dacie pré-romaine, s'appuyant sur l'analyse phonétique et sémantique (identités / correspondances à partir du lexique de la langue albanaise⁹.

2.2. Dans ces conditions, vu le caractère inédit, interdisciplinaire de cette démarche (qui constitue notre préoccupation des dernières années, dans le but d'amorcer une esquisse synthétique), nous considérons d'utilité méthodologique une présentation des problèmes abordés, dans leur cadre général de recherche. Nous avons étudié quelques mots reconnus comme appartenant au substrat gèto-dace par la plupart des linguistes roumains, à savoir *gresie*, *argea*, *mire*, *năpârcă*, auxquels nous ajoutons le lexème *muc*¹ (en tant que radical de dérivation pour *mugure*).

À titre de spécimen, dans cet article nous nous proposons d'illustrer les exigences de l'étude, de divers points de vue qui s'imposent, de la signification primaire du mot polysémantique d'aujourd'hui *gresie* et nous présenterons seulement dans ses grandes lignes les implications ethnographiques et archéologiques de l'apparition de la pierre à aiguiser (nommée *gresie* ou *cute*) dans la mythologie populaire aussi bien qu'objet de l'inventaire funéraire. Nous avons, de plus, l'intention de résumer les résultats de l'analyse ethno-archéologique des traces des habitations appartenant aux populations autochtones sur le territoire de la Dacie pré-romaine et les vestiges des installations à tisser s'y

trouvant, pour identifier, d'après la méthode *Wörter und Sachen*, le sémantisme originaire du terme *argea*. D'autre part, on essaiera un examen des problèmes soulevés par la tentative d'éclaircir, moyennant une influence du substrat, l'évolution sémantique, singulière sur le terrain dialectal daco-roumain, du lat. *gener*, compte tenant de l'acception originaire du roum. *mire*, les circonstances dans lesquelles *năpârcă* a résisté aux "assauts" des mots d'origine latine *șarpe* et *viperă*, autant que la possible liaison entre un mot de substrat *muc*¹ et les anthroponymes de type *Muca-*, *Moca*.

3. L'appartenance au substrat du mot roumain *gresie* est prouvée par sa comparaison avec l'albanais *gërresë*¹⁰, qui nommait le racloir du potier, une espèce de spatule à l'origine en bois, avec lequel on détachait le vaisseau de terre de la girelle ("*Schabholz, Schabeisen besonders der Töpfer*" à Gustav Meyer), le mot étant expliqué, quant à l'éthymologie, par IE **gher-* 'racler', 'émietter'¹¹. *Gresie*, qui a été enregistré uniquement dans les parlers du sud du daco-roumain (la Valachie, l'Olténie), connaît l'utilisation courante avec le sens 'morceau de pierre à aiguïser la faux', mais on l'employait également avec celui de 'pièce en bois qui protège l'essieu du char'. Par rapport à la signification du radical IE ci-dessus cité, les acceptions contemporaines de *gresie*, apparemment contradictoires, nous justifient de présumer une signification originaire, générale, 'racloir' de l'élément autochtone de la base du mot roumain, éventuellement l'existence, dans l'idiome des Gêto-Daces, d'un verbe signifiant 'ronger, racler, (se) frotter', formé d'une racine commune.

3.1. Hormis l'analyse étymologique du mot, ces conclusions se sont imposées à nous par la considération des aspects essentiels des choses nommées par *gresie*, qu'on peut extraire des caractéristiques de la vie de certaines populations dans un espace géographique déterminé. La complémentarité des rapports entre les deux composantes sémantiques indiquées s'explique par la fonction des "realia" designées, qu'on peut résumer par 'objet servant à racler, à gratter, à éroder' et "objet qui s'érode", ressortissant du type de char utilisé par les populations habitant les plaines du sud-est de l'Europe et aussi du fait que de grandes aires septentrionales du continent ont employé des outils à aiguïser (la faux) en bois.

3.1.1. Tandis que le véhicule à deux roues est le type conservé jusqu'à nos jours dans l'ouest de l'Europe, sur le territoire de l'ancienne Dacie on a utilisé surtout (sinon exclusivement) le char à quatre roues, comme le prouvent les garnitures métalliques des chars daces¹², comparables en ce qui concerne des éléments de la

construction avec les chars princiers thraces, aussi bien qu'avec ceux des vieux Celtes, découverts dans les tombeaux de *Šiškovci*, en Bulgarie, et de *Großeibstadt*, en Bavière¹³. À la différence du char à deux roues pleines (du type nommé par *tympana*) faisant corps avec l'essieu et tourmant en même temps, les roues à rayons et à moyeu des dits véhicules supposent un essieu fixe dans la structure du châssis avant du char, dont le changement de direction se fait par le mouvement à droite ou à gauche de l'ensemble désigné ci-dessous. Tous ces chars présentent cet ensemble, dont certaines pièces de bois, soumises au frottement/ à l'érosion au cours du fonctionnement, correspondent aux pièces qu'on nomme *gresie* au char utilisé en territoire daco-roumain. La conservation d'une et même pièce, vue la perpétuation du type de char, a pu assurer la transmission du mot *gresie* (la même représentation des choses explique la dénomination par ce terme des autres pièces, ressemblantes, de la charrue et des diverses installations).

3.1.2. Certains raclairs ou aiguïsoirs en bois dur (ou endurci dans l'eau) sont attestés terminologiquement par les mots roumains *arcer* et *cute*¹⁴. On a enregistré des outils en bois pour aiguïser la faux dans des régions, pauvres en ressources lithiques, de plaine du nord de la France, aussi bien qu'en Westphalie et chez les Slaves orientaux. Il y a une riche littérature ethnographique et une ample documentation sur les aiguïsoirs en bois en Lituanie, Lettonie et Estonie, grâce à des renseignements datant de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, sujet sur lequel est publié une synthèse dans le chapitre dédié à l'agriculture de l'atlas historique et ethnographique des Pays Baltiques récemment paru, où on indique aussi la diffusion géographique des aiguïsoirs en bois dans une aire large du nord et de l'est de l'Europe (ibid., pp. 437-438).

3.1.3. Les faits passés en revue attirent l'attention sur une même forma mentis dans le processus de dénomination dans diverses langues, offrant des résultats comparables, car on peut rapporter *gresie* 'outil à aiguïser' à *șrifț, șriflț* (réflexes d'un mot d'origine germanique *rijve* 'racloir, râpe') du domaine dialectal français, à *Reibholz, Streichbretter, Wetzholz* de l'allemand, tandis que, en ce qui concerne la signification 'pièce en bois qui protège l'essieu du char', on peut avoir en vue, par exemple, les mots allemands *Reib(e)holz, Reib(e)scheit*, désignant une barre transversale au-dessus du timon du char.

3.2. On pourra approfondir les circonstances qui ont favorisé le maintien du mot autochtone *gresie* dans les parlers du sud de la Roumanie en faisant appel aussi aux autres aspects du domaine ethno-archéologique (la

méthode "mots et choses" étant convertie en "mots et moeurs"), parce que l'objet nommé par ce terme connaît également une signification magico-culturelle. Dans ce but il faut nous adresser aux sources conservant les plus anciens témoignages relatifs à l'usage de la pierre à aiguiser dans les dits desseins: les découvertes archéologiques qui attestent la présence de l'outil dans l'inventaire funéraire des nécropoles appartenant tant aux autochtones Thraco-Daces qu'aux autres populations, et, d'autre part, la mythologie populaire, la queux y comptant parmi les objets miraculeux ou les talismans¹⁵.

3.2.1. La référence à la circulation du motif la fuite magique (313. III d'après la typologie des contes d'Aarne-Thompson¹⁶) sur le territoire européen nous montre que, au moins par rapport à d'autres domaines nationaux d'aujourd'hui, le héros des contes de fées roumains jette au devant de ses poursuivants non pas une pierre quelconque (ou une motte de terre), mais précisément un queux, qui se métamorphose en montagne. Afin de connaître les aspects de la culture matérielle, ainsi que des composantes de la spiritualité des autochtones Thraco-Gèto-Daces (détectables à la suite des fouilles archéologiques) – à même de nous aider à la compréhension de l'histoire du mot roumain gresie, la recherche sur la présence de la pierre à aiguiser, surtout dans les tombes des nécropoles de ceux-ci, s'est forcément imposée. On a eu comme point de départ la valeur incontestable des liaisons établies par l'école folklorique dite ritualiste entre toute une série de motifs narratifs de la mythologie populaire et les anciens rites funéraires.

3.2.2. Les sondages ayant pour fin la détermination de quelques repères concernant la pratique de la coutume funéraire en discussion indiquent que la pierre à aiguiser a été signalée dans des sépultures des cimetières du nord, du centre et du sud-est de l'Europe qu'on a attribués aux diverses populations nomades ou migratoires, à commencer par les Scythes jusqu'aux Protobulgares et aux Magyars. Dans tous les cas passés en revue il s'agit de: α) tombes de guerriers, dont l'inventaire contient diverses armes (pointes de piques et de flèches, sabres, couteaux); dans ce cas-ci, on peut considérer le queux comme associé à ceux-ci, en partant d'une optique fonctionnelle; β) sépultures appartenant à des hommes sans armes, aux femmes, aux enfants; dans ce cas-là, on peut envisager un dépôt rituel spécifique, en soi. Ayant en vue les Magyars, J. Hampel a souligné le fait que la pierre à aiguiser trouvée dans des tombes ainsi que dans les trésors marque les habitudes d'une population nomade, de steppe, obligée de transporter avec soi tous ses biens¹⁷.

L'apparition de cet outil dans les tombes des quelques peuples migratoires tardifs (les Protobulgares, les Magyars), dont on connaît assez bien l'histoire, nous offre un point de départ pour expliquer la présence du même objet dans les coutumes funéraires des populations indo-européennes (des Celtes, des Germains, des Slaves) qui, durant diverses époques, se sont déplacées sur de vastes espaces eurasiens et dont la patrie primitive s'est trouvée dans des zones de plaine ou de steppe. De la sorte, vue la diversité des populations pour lesquelles la pratique rituelle en discussion est attestée (il faut donc prendre en considération aussi des peuplades d'origine turque et finno-ougrienne), enregistrée plus haut à partir de La Tène jusqu'au début du second millénaire de notre ère, l'intérêt soulevé par la présence de la pierre à aiguiser dans le mobilier funéraire quitte le domaine de l'ethnique. L'analyse se place dans celui des conditions naturelles de l'habitat originaire de n'importe quelle peuplade, c'est-à-dire il s'agit de la provenance de toutes ces populations des zones de plaine, où la matière première nécessaire pour la fabrication de cet outil, particulièrement importante à partir du Hallstatt, était difficile à trouver et, par conséquent, jouissait d'une évaluation tout à fait spéciale.

C'est pourquoi, loin de constituer un problème d'acculturation, la pratique qui consiste à déposer une pierre à aiguiser dans divers types de tombeaux chez les Thraco-Gèto-Daces doit être subordonnée aux appréciations d'ordre général ici formulées, fait qui résulte de la chronologie même, car on a trouvé le dit usage dès l'époque du Hallstatt B jusqu'au VIII^e siècle p.Ch. On y range des tombes (tumulaires) d'incinération et d'inhumation des guerriers (ou des chasseurs?), pourvues de diverses armes, tout comme des sépultures dont l'inventaire (creuset pour la fonte, ciseau, vrille etc.) suggère l'hypothèse de leur appartenance aux individus qui ont pratiqué différents métiers du domaine de l'usinage du fer ou du bois. En ce qui concerne une autre catégorie de tombeaux, de pareilles associations sont hors de discussion, le queux étant découvert: a) dans des tombes d'inhumation (des hommes) munies d'un inventaire funéraire d'aspect pauvre, sans objets en fer; b) dans des urnes cinéraires, avec une ou deux lames de couteaux en fer, soit comme seul objet déposé dans le récipient - urne; c) enfin, dans certains cas on a découvert des bouts de queux, perforés, ou les même pièces en miniature, qu'on peut tenir pour des amulettes.

Par rapport à l'apparition plus ou moins fortuite des queux (dans les cas où l'objet est associé, selon une optique fonctionnelle, avec des armes ou des outils

spécifiques, en fer), la présence de la pierre à aiguiser dès les plus anciens temps en tant que dépôt rituel en soi constitue une preuve qu'il faudra prendre en considération une pratique rituelle de facture archaïque. Dans le cas des "vieux Gêto-Daces" cela rappelle une ancienne valeur appartenant au domaine de la culture matérielle, extrapolée aux coutumes funéraires, dans ce contexte-là, la pierre à aiguiser s'avère un référent de facture sémiotique lié à l'ascendance des ancêtres dont l'habitat originaire était une zone de plaine. On rencontrera la même situation chez les Celtes et, plus près de nos jours, chez les Protobulgares et chez les Slaves établis dans des régions montagneuses au centre ou au sud-est de l'Europe. D'autre part, l'emploi du queux comme amulette attire notre attention sur la présence de l'objet dans les pratiques magiques, valeur conservée chez les Roumains jusqu'aujourd'hui: la pierre (figure) dans des rituels funéraires de source "païenne" persistant dans les rites chrétiens d'enterrement (p.ex., parmi les mesures de défense qu'on prend contre les strigoi - les revenants), tandis que la pierre à aiguiser c'est un objet qu'on utilise pour faire des incantations.

3.2.3. La fonction magique de la pierre à aiguiser suggérée par son apparition dans certains types de sépultures (mentionnés) se rencontre avec une signification similaire dans les contes bleus ayant comme principal motif la fuite magique (die magische Flucht d'Antti Aarne), pendant laquelle le héros a à sa disposition une série de talismans, à savoir: queux, briquet, peigne, bague (de fiançailles), miroir, aiguille, bride, cruche etc., des objets qui comptent aussi parmi ceux du mobilier funéraire. L'appartenance de ces outils au même univers de structure symbolique découle de la comparaison qu'on peut établir entre le chemin que ce héros parcourt et le grand voyage du défunt vers l'autre monde, dans le cadre des relations entre la mythologie populaire et les rites funéraires, mises en évidence par l'école folklorique ritualiste (Van Gennep, H. Naumann, P. Saintyves) d'après laquelle une partie des contes de fées reflètent d'une manière spécifique (fantastique) les anciennes pratiques rituelles¹⁸.

Ce point de vue, dérivé de l'idée des racines historiques du conte fantastique¹⁹, offre un repère en ce qui concerne une catégorie de raisons pour lesquelles ce mot s'est conservé jusqu'à nos jours seulement dans les parlers de la zone méridionale, de plaine, du territoire daco-roumain. Ici, comme dans l'espace de l'est des Carpates (où une aire, présumée, du mot autochtone a pu être submergée par celle transcarpatique du lat. cotem), les caractéristiques du relief ont pu offrir une

(re)motivation tardive même en ce qui concerne la perpétuation de la pratique de mettre des pierres à aiguiser dans les tombes, motivation antérieurement perdue chez les populations habitant l'intérieur des Carpates.

4. La conservation limitée du point de vue dialectal sur le territoire daco-roumain du mot gresie s'avère un répercussion de la possibilité d'existence d'un certain type d'outil à aiguiser et de maintien de certaines pratiques culturelles archaïques, en étroite liaison avec les caractéristiques dominantes du relief. On retrouve le même facteur, la variable géographique, à la base de la différenciation sémantique qu'on constate dans les parlers daco-roumains pour le mot autochtone argea. Attribué au substrat par la comparaison avec l'albanais ragal, -a 'hutte'²⁰, ce terme connaît dans les parlers du nord de la Roumanie les significations 'eschaphodage en bois / du toit / d'une maison', 'toit', tandis que dans l'aire méridionale on l'emploie avec les sens principaux 'installation primitive à tisser', 'hutte aménagée pour le tissage'. La démarche de délimiter une zone vraisemblable de coïncidence sémantique, donc le noyau à partir duquel ces ramifications se sont produites nous a imposé l'étude des logements de la population autochtone du premier millénaire de notre ère et, parallèlement, les traces des éléments du cadre vertical de l'installation à tisser dans les habitations partiellement enfoncées dans la terre ou de surface dont les plans attestent la présence des trous de poteaux²¹.

4.1. En partant de deux "ateliers" à tisser découverts à Morești, dép. de Mureș (VI^e siècle p.Chr.)²², l'intérêt de la recherche s'est dirigé vers les paires de trous de poteaux qu'on ne saurait rapporter directement à la structure représentant le moyen de soutien pour le toit ou pour les parois d'une maison, et qu'on projette selon l'aspect "classique" d'une installation verticale à tisser (on a eu comme premier terme de référence les traces semblables dans le plancher en bois d'une maison d'Agia Varvara, de Crète²³). Cette formation de paires de trous (convertibles en paires de poteaux) se rencontre dans les plans d'assez nombreuses maisons appartenant aux sites placés autant dans la zone montagneuse de la Transylvanie que dans les aires de collines ou de plaine de la Moldavie et de la Valachie.

On a essayé une classification de cet aménagement (hypothétique) de l'installation verticale à tisser d'après deux critères principaux: A. la paire de poteaux se trouve à l'intérieur de l'habitation et B. la même paire se trouve à l'extérieur de celle-ci. La typologie de construction sur le territoire daco-roumain impose une subdivision du groupe A en deux catégories: a) habitations dont le périmètre est marqué par des trous

de poteaux et b) habitations pour lesquelles on n'a pas découvert de telles traces et, par conséquent, la paire de trous discutée est la seule qu'on constate sur le plan. Pour la première catégorie, une nouvelle distinction intervient, qui a en vue les moyens d'éclairage, d'où il résulte: (a₁) le rangement du cadre vertical de l'installation à tisser tout près d'une paroi de l'habitation; (a₂) le placement des deux poteaux vers l'intérieur de l'habitation, dans le voisinage d'un âtre ouvert ou d'un four.

La deuxième catégorie du type A (marquée là-dessus par b) présente une importance hors ligne en raison du manque de toute autre trace de trous dans le périmètre de l'habitation, les poteaux de soutien des toits ou des parois étant placés (d'après les fouilles sur les lieux et les estimations des archéologues) sur des dalles ou blocs de pierre ou bien sur des pièces de bois. Suivant le critère observé pour la catégorie précédente, on sépare les mêmes situations: (b₁) les deux poteaux se trouvent tout près d'une paroi; (b₂) le placement de la paire de poteaux au milieu de la maison, pour profiter de la lumière (et de la chaleur) qu'offre le feu d'un âtre ouvert.

B. La paire de poteaux est placées à l'extérieur de la maison, dans le voisinage d'un coin de celle-ci, donc on a pu pratiquer un prolongement du toit pour protéger l'installation à tisser, semblable à celui utilisé au-dessus d'une fosse à céréales, par exemple.

4.2. L'hypothèse sur la destination du cadre de l'installation verticale à tisser attribuée aux poteaux implantés dans les paires de trous rangées sous A et B se vérifie par l'examen du problème de l'éclairage (v. plus haut) et de celui de la distance entre ces deux poteaux (estimée suffisante pour réaliser un tissu à partir de 0,50 m). Des informations non négligeables ajoutent les éléments associés découverts dans les habitations ou dans les sites: des restes de tissus brûlés, des empreintes de tissu sur la glaise molle, des poids en terre cuite et des fusaiöles. Vue l'absence des poids de terre dans beaucoup d'établissements dès le VI^e siècle, on peut supposer le remplacement de chacune des deux séries (poids des fils impaires et paires) par une baguette, ensemble devenu plus tard l'une des ensouples de l'installation horizontale.

Les liaisons entre l'habitation et le tissage résident dans une série d'éléments ethnographiques (reflétés également par le folklore), utilisables dans une projection rétrospective comme termes de comparaison pour des analogies formelles et de relation, en diachronie, concernant divers aspects, à savoir l'emplacement des abris destinés à l'installation à tisser, dits *argea*, en dehors du village, le tissage primitif

spécialisé sans aucun cadre en bois, le maintien de l'installation verticale à tisser très tard dans quelques zones de l'Europe, la mise en place de celle-ci dans des demeures de dimensions réduites, etc. Au surplus, on déduit l'appartenance initiale du cadre vertical au squelette de l'habitation d'après un ancien rituel de construction s'y rapportant indirectement et par des raisons terminologiques, car *argea* nomme l'installation primitive à tisser autant que, par exemple, un ensemble du squelette de la maison formé d'une solive transversale placée sur les bouts des deux poteaux (toutes les deux structures ressemblant à la lettre grecque π).

4.3. L'analyse développée des choses, du point de vue archéologique et ethnographique, est le point de départ soutenant l'hypothèse de l'évolution sémantique du mot *argea* en roumain. À partir des significations 'clore, monter'; 'verrouiller' du radical IE **areg-*, on attribue au terme gëto-dace autant qu'à son descendant daco-roumain une acception initiale 'pièce en bois close (dans la construction d'une maison)'. Le syntagme *argeaua casei* (=l'*argea* de la maison) avec les sens 'squelette en bois d'une maison'; 'squelette du toit' permet la supposition d'un syntagme parallèle *argea de țesut* (= *argea* à tisser) c'est-à-dire 'cadre vertical de l'installation à tisser' et, puis, 'installation à tisser' tout simplement. À la longue, le nom d'une partie est passé au tout, d'où s'explique *argea* 'hutte, maison' (cf. aussi l'évolution du grec *χαλόβη* 'abri/=toit'; 'hutte, chaumière) et, à la fois, 'petite maison partiellement enfoncée en terre pour le tissage'.

5. La recherche de la signification des aires régionales signalées pour un nombre restreint d'éléments autochtones du vocabulaire daco-roumain²⁴ met en lumière également les possibilités de conservation d'une certaine *forma mentis* appartenant à la population autochtone par des changements portant sur le sémantisme de quelques mots d'origine latine appropriés dans le processus de la romanisation de celle-ci. C'est surtout en liaison avec la découverte des éventuelles (quasi-) paronymes qu'on a discuté jusqu'à présent cet aspect: le roum. *mare* 'grand' (< lat. *mas*, acc. *marem* 'mâle') dont le changement de sens se produirait sous l'influence d'un mot autochtone comparable à l'alb. *mallë* 'grand', le roum. *jumätate* 'moitié' < lat. *dimidietas* 'moitié', mais aussi tenant compte d'un élément de substrat supposé d'après l'alb. *gjumäs* 'à moitié'²⁵, où le roum. (a) *mergë* 'aller' provenant, quant à la forme, du lat. *mergo*, -ere 'sombrier', 'être angouti', mais qui peut devoir la signification citée à un dacique **merg-/marg-* 'aller', qu'on déduit de l'alb. *mergo(n)j* 'aller', 's'éloigner'²⁶ etc.

L'existence d'un double sémantisme du descendant roumain du lat. *gener* 'gendre' représente un cas partiellement différent, parce que dans ce cas il n'y a aucune ressemblance formelle. Le mot (roumain) *ginere* est connu sur tout le territoire du daco-roumain avec l'acception de l'étyma, mais dans les parlers du sud (les mêmes qui connaissent le mot *gresie*), on l'emploie aussi avec la signification 'promis, fiancé' (sur le terrain du roumain, de *ginere* + le suffixe *-ică*, s'est formé *ginerică* 'id.', enregistré dans le partie est de la Valachie). Il y a ici une évolution sémantique inconnue pour les autres langues et dialectes romanes²⁷. Dans le nord du territoire de la Roumanie (hormis le Banat et la Crișana limitrophe) pour la notion "promis, fiancé" on utilise le mot *mire*, probablement autochtone, selon la plupart des spécialistes²⁸.

5.1. C'est au niveau des "realia" qu'il faudra chercher l'explication des différences lexico-sémantiques entre les deux aires du daco-roumain, la septentrionale (avec *ginere* 'gendre' et *mire* 'promis, fiancé') et la méridionale (avec *ginere* 'gendre' et, en même temps, 'promis, fiancé'). L'utilisation, dans l'aire daco-roumaine septentrionale, du lat. *gener* avec la seule signification étymologique (comme en français, provençal, catalan, portugais, italien etc.), reflète, vraisemblablement, une distinction nette faite par les anciennes populations de cette région entre les notions "gendre" et "promis, fiancé" en tant que deux étapes distinctes en ce qui concerne le statut du jeune homme dans les rapports avec la famille de sa future femme. Le lat. *gener* a été expliqué par le radical IE *gem(e)-* 'se marier', se référant spécialement aux parents par alliance. Dans l'analyse des diverses formes des mots IE dérivés, on a également invoqué la possibilité de considérer la signification des termes pour la notion "gendre" comme un reflet du point de vue du "matriarcat"²⁹.

5.2. D'autre part, le double sémantisme 'gendre' et 'promis, fiancé' d'un seul et même terme dans les parlers méridionaux du daco-roumain n'est pas un fait isolé; on rencontre ces deux significations à l'alb. *δενδεγ*, au néo-gr. *γαμβρός* ainsi qu'au bulg. *zet*³⁰. Vue la descendance étymologique commune de l'alb *δενδεγ* et du lat. *gener* et le sémantisme commun du mot albanais et du descendant du *gener* dans les parlers roumains du sud, il est à présumer que dans l'idiome des populations gètes du Bas-Danube ainsi que dans ceux d'autres Thraces de la Péninsule Balkanique il y a eu un mot désignant une coutume matrimoniale différente par rapport à celle appartenant aux populations de l'aire septentrionale. On envisage un autre moment pour la désignation du jeune homme en tant que mari, donc une

anticipation de ce statut, pendant que *mire*, du nord, aurait distingué précisément la période immédiatement prématrimoniale, qui s'achève le jour du mariage. C'est pourquoi dans les parlers du Banat et de la Crișana (à l'extrémité ouest de l'aire septentrionale) on a même "traduit" l'autochtone *mire* par les mots d'origine latine *june* et *tînăr* 'jeune homme' (cf. le dictionnaire cité, s. v. *june*).

Dans ce contexte sémantique, on peut rapporter *mire* au radical IE **merio-* 'jeune homme', comme on a proposé³¹. D'ailleurs, dans le folklore de la Transylvanie on rencontre l'emploi du terme *mire* et de son dérivé *mirel* avec l'acception 'jeune homme' sans aucune liaison au mariage ou à la famille de la future femme, mais seulement pour l'état de "pretendant, galant, en somme le garçon d'âge nubile", ce qui représente la signification du mot indo-iranien *márya*³².

5.3. Faisant état de tous ces aspects, il est difficile à admettre que dans les idiomes des populations de la zone du Bas-Danube le lat. *gener* a remplacé à la fois le terme autochtone nommant la notion "gendre" et celui pour "promis, fiancé", et qu'il est devenu polysémantique sans motif (on a signalé, tout au contraire, l'établissement des descendants du *gener* pour indiquer, dans les langues romanes, uniquement la notion "gendre", à la différence de l'emploi originaire, quand il était utilisé pour la désignation des divers parents par alliance, parmi lesquels "le mari de la soeur"³³. D'un autre point de vue, la raison du changement sémantique en discussion reste toujours à projeter dans les relations établies jadis entre *gener* et un élément autochtone qui (même s'il ne nommait plus effectivement dans la période de la romanisation des Gêto-Daces un certain état de choses) gardait dans le vocabulaire passif le "souvenir" d'une mentalité archaïque du domaine de l'organisation familiale, issue de la règle de l'exogamie. L'orientation de la recherche sur cet enrichissement de la signification du lat. *gener* par une possible influence du substrat est suggérée d'ailleurs par la comparaison déjà citée avec les sens de l'alb. *δενδεγ*, du gr. *γαμβρός* et du sl. *zet*, mots ayant, tous, le même point de départ au niveau IE³⁴.

Puisque l'une des caractéristiques frappantes de toutes les langues aux phases socio-culturelles primitives c'est la tendance à concrétiser, à recourir aux mots distincts pour souligner des différences insignifiantes d'après l'optique et la mentalité contemporaines³⁵, on ne saurait admettre que par *gener* - *ginere* devenus polysémantiques des différences conceptuelles aient été ignorées ou "nivelées"; il est plus vraisemblable que, dans le cadre du contact avec les parlers autochtones de l'aire bas-danubienne, le lat.

gener s'est heurté à un mot qui nommait un concept caractéristique, qu'il a remplacé, circonstance pouvant expliquer sa nouvelle acception, analysée plus haut.

6. La recherche du sémantisme originaire des mots autochtones du daco-roumain, dans la tentative de reconstitution interdisciplinaire, est, d'ordinaire, favorisée pour les cas où on a des "paires" comme *gresie - cute*, *mire - ginere*, *arcea - teară* (< lat. *tela*, le mot roumain ayant la signification originaire de 'cadre rectangulaire en bois servant d'installation à tisser'). Une telle situation, cette fois avantageuse, nous attire l'attention sur le cadre obligatoire de l'étude des mots du substrat: c'est toujours (le cas échéant) en les rapportant à leurs "opposants" latins et parfois slaves, ultérieurs, qu'on puisse déceler les circonstances de leur survivance. Ce n'est qu'à la suite d'un double reculement de "l'assaut" des termes d'origine latine *șarpe* (< **serpem*) et *viperă* (< *vipera*) que *năpârcă* s'est conservé en roumain.

6.1. Il faut premièrement souligner le fait que *viperă*, loin d'être un emprunt "savant" (comme en est le français *vipère* par exemple), représente le descendant direct du lat. *vipera*. En faveur d'un héritage dans la langue parlée (solution étymologique soutenue, d'ailleurs par Sextil Pușcariu, I.-A. Candrea ou A. Ciorănescu), on peut invoquer un argument jusqu'à présent ignoré: l'apparition, dans un document daté 1577, du (pré)nom *Vipere* parmi les témoins cités au sujet de l'attribution d'une propriété terrienne, située dans l'actuel département Ilfov³⁶. C'est une attestation jusqu'à présent singulière, mais on y est à ajouter encore une, indirecte: à la base du toponyme *Viperești* (localité située dans le département Buzău) se trouve le même nom: *Vipere* + le suffixe *-ești* (signifiant "les gens de *Vipere*").

L'important est que ce type d'anthroponyme (cf. aussi *Ursu*, *Vulpe*, *Lupu*, *Șarpe* etc.) appartient à la période pré-chrétienne et l'influence de l'église et de la langue des écrits de l'église n'y est pour rien; au contraire, il n'y a pas longtemps, si, après le baptême chrétien (quand on attribue aux enfants des noms de saints), le nouveau-né était souffreteux, dans un rituel de vente simulée, on lui changeait subrepticement le prénom chrétien avec de noms tels que *Lupu* (fém. *Lupa*), *Ursu* (fém. *Ursa*), mais aussi *Urātu* (fém. *Urâta*) "Le Laid", *Grozavu* (fém. *Grozava*) "L'affreux", *Grozea* "celui qui produit l'effroi", *Zmeu* "Le Dragon" etc.³⁷. C'est une pratique découlant de la magie homéopathique ayant comme but de "cacher" la personne, pour la protéger contre les esprits malins. Il suit de là que le (pré)nom *Vipere* de 1577 (doublé par celui qui se trouve à l'origine du toponyme *Viperești*),

toute comme *Șarpe*, p.ex., fréquent dans l'ancienne anthroponymie roumaine, représente, sans doute, une couche populaire d'utilisation de l'appellatif *viperă*, témoignant de la conservation du mot latin dans les parlers de la Valachie³⁸.

6.2. La valeur probatoire, à notre avis, de cet argument de facture onomastique se vérifie par l'existence de l'anthroponyme *Năpârcă* (quoiqu'il soit daté seulement du XIX^{ième} siècle; N.A. Constantinescu, op. cit., p. 447). L'origine de l'appellatif *năpârcă* (et de *năpârtică*, du dialecte aroumain) a suscité beaucoup de discussions. Mais il faut préciser, de l'abord, qu'on peut, sans aucune perte, renoncer à la présentation des explications étymologiques qui ont été généralement abandonnées par les linguistes roumains: d'un mot **viperana* (!); de *natrix* + *pertica*, la dernière solution partant du type général de l'aroumain, etc.³⁹.

Pour l'explication des termes du type *năpârcă* - *năpârtică* on recourt, en général, à leur comparaison avec les termes correspondants de l'albanais: *neperke*, *nepertke*, *nëpërkate*⁴⁰. Pour le type *năpârcă*, une autre explication, qui ne contredit pas, en principe, l'attribution au substrat, nous propose Ciorănescu, qui considère le mot un dérivé expressif de *năpîrlă* 'vipère' (variante aujourd'hui attestée; DLR), évoquant un "mouvement rapide qui serpente"⁴¹. *Năpîrlă* est mise en liaison avec le verbe (a) *năpârli* 'muer'. En ce qui concerne la finale, on peut considérer la variation *șopârlă* - *șopârcă* 'lézard' - (a) *șopârcăi* (fig.) 'induire en erreur'; *sfârc* 'bout, pointe' - *sfârlă* 'chiquenade' etc. Pour Pușcariu aussi, *năpârcă* est à comparer avec *șopârlă* (qu'on rapporte à l'alb. *shapi*); pour la finale, on invoque toujours le verbe (a) *năpârli*, parce que ces reptiles abandonnent la peau⁴².

Si on ne peut point négliger ces rapprochements phonétiques, on ne sait pas le moment quand ils se sont produits, mais la (presque) identité du mot roumain et de l'alb. *neperkë* (cf. aussi Brâncuș, *Vocabularul autohton*, p. 104-105) nous permet la supposition d'un héritage commun, du fonds thraco-dace de ces langues. Egalement, compte tenant des incertitudes qui entourent l'origine du verbe (a) *năpârli* 'muer' (dernièrement, DLR envoie à la forme bulgare *лнзож* 'lacher les plumes'), on n'est pas au-delà des limites accoutumées pour les cas semblables si on admet l'hypothèse sur l'appartenance de (a) *năpârli* au fonds autochtone du roumain (cf. *Istoria limbii române*, II, p. 346) et le parentage de ce mot avec *năpârlă* - *năpârcă*. À titre de curiosité, on a remarqué la présence du mot albanais *nëpërcatë*, sous la forme *naprómtya* 'vipère' dans un point de la Calabrie⁴³.

En ce qui concerne la signification du mot, ce que

nous attire l'attention c'est l'existence de celle de 'serpent; serpent court et gros', enregistrée dans les parlers populaires roumains⁴⁴. L'évolution sémantique 'serpente' - 'vipère' est due à l'adoption par les locuteurs du daco-roumain du mot d'origine latine *șarpe*; au fur et à mesure de la généralisation de ce mot, *năpărcă* a gardé une utilisation restreinte, pour dénommer un reptile particulièrement périlleux. Sur ce terrain, une "collision" est ensuite intervenu entre la paire *năpărcă* et *viperă*; étant donné que *viperă* a été selecté par la langue littéraire, ce mot a de cette manière accédé à une situation privilégiée, le terme *năpărcă* étant réservé pour dénommer, surtout dans les parlers populaires, une espèce de l'ophidien venimeux. En faveur de l'existence d'une signification originaire 'serpent' du mot *năpărcă* on peut invoquer l'utilisation métaphorique de ce terme pour nommer, dans le delta du Danube, une petite barque étroite (DLR) convenable au déplacement et à la pêche parmi les buissons du jonc; or, on sait que l'eau n'est pas du tout le milieu habituel de l'ophidien venimeux!

Cette évolution sémantique reflète le processus de "reculement" progressif des mots autochtones du roumain, que nous nous proposons d'illustrer dans le paragraphe suivant.

7. Mais l'existence d'une "paire" mot autochtone - mot latin, surtout en cas d'omophonie, s'avère, au contraire, de nature à compliquer les choses à la limite, ce que nous demontrent les difficultés de statuer même l'individualité d'un mot hérité du substrat *muc*¹ (qu'on le retrouve aussi dans *mugure*), par rapport à son homonyme *muc*² d'origine latine. Voici les principaux résultats de notre étude concernant l'opposition signalée⁴⁵.

7.1. Les formants anthroponymiques *șmucaș*, *șmocaș* des noms personnels pan-thraciques ont été expliqués par W. Tomaschek à partir de l'IE *mūk-*, *mū-brüllen* ('mugir, beugler, bêler, grogner'), de sorte que, rapportés à un mot comme le vieux irlandais *mucc* 'Schwein' (et acceptant une extension dénominative aux autres animaux), *Mucaporis* aurait signifié 'Saustecker' ou 'Hammelschlächter', *Mucatralis* 'Schweinehälter' ou 'Schafzüchter', etc.⁴⁶. Cette hypothèse (en dépit de l'avertissement de Tomaschek que tels noms n'ont rien de la valeur dépréciative ("nichts Unedels") qu'on pourrait suggérer aujourd'hui, a été tout d'abord rejetée par P. Kretschmer, qui s'interroge: "Wer soll an seine Deutungen von Personennamen als Pferdehüter, Pferdeschlächter, Saustecker, Hammelschlächter, Mambenutzer... glauben?" Le refus a été fondé sur la comparaison avec les noms personnels habituels aux autres peuplades indo-européens: "Die Zusammen-

gesetzten Personennamen der Hellenen, Kelten, Germanen, Slaven, Skyten und Persen reden nur von Ruhm und Kraft, von Kampf und Sieg, von Mut und Klugheit: wir müssen also die Bedeutungen der genau ebenso gebildeten thrakischen Namen im Allgemeinen in derselben Richtung suchen"⁴⁷.

Par comparaison à l'ossétin *mukkag* (*mugoe*, *muggag*), 'descendance', 'espèce', 'tribu' D. Detschew⁴⁸ et Vl. Georgiev⁴⁹ ont attribue aux thraciques *Muca*, *Moca* - la signification 'parent, famille, descendance'. Cette explication, elle non plus, ne saurait être retenue étant donné qu'on n'a pas fait la preuve d'une liaison sémantique entre un appellatif thraco-dace (se trouvant à la base des anthroponymes en discussion) et les éléments lexicaux de référence des langues iraniennes, une constatation valable aussi concernant la comparaison avec les mots des langues celtiques.

7.2. D'après de nombreuses informations recueillies du dictionnaire trésor de l'Académie Roumaine (DLR, t. VI, Litera M, București, 1965-1968, s.v.) et d'autres sources lexicographiques, dialectales et ethnographiques, on a identifié dans le vocabulaire du roumain un élément lexical *muc*¹, omophone de *muc*² 'morve, mucosité (du nez)' qui s'explique du lat. **muccus*/*muccus*; le premier mot n'est pas à trouver parmi les emprunts des langues avec lesquelles le daco-roumain est venu en contact. Ayant aussi les réalisations *moc* (*smoc*), *moș*, ce mot, qu'on a toutes les raisons de considérer comme un élément du substrat, a des acceptions identiques au roumain *mugure* 'bourgeon, bouton' qui appartient également au substratum et représente un dérivé de *muc*¹ + suff. -ure; cf. aussi l'albanais *mugull(ë)*. Le roumain *muc*¹ est le descendant d'un mot thrace qu'on peut rapporter, du point de vue étymologique, au radical IE *muken-* " 'Haufe' und 'Zubehör'"⁵⁰. Ces réflexes actuels dans diverses langues d'origine indo-européenne recouvrent des significations comme 'proéminence'; 'groupe; ressembler'; 'masse d'origine végétale ou animale oviforme' (*ibidem*).

*Muc*¹ et *mugure* nomment, aux divers niveaux de la langue roumaine, une riche série d'extrémités gonflées appartenant au milieu végétal (des inflorescences, le cône de sapin) ou animal (le tétin, le bout du sternum, les verrues sur la tête du dindon, etc.) et l'extrémité de quelques objets (la pointe aiguë de la vrille; *muc*¹ et *moș* désignent de même, parallèlement, la toupie du fusseau). La signification 'sommet (d'une montagne)' des termes *muc*¹ et *moc* est à déceler dans le toponyme *Vârva Muc* (une construction tautologique) et dans le dérivé *mocan* 'habitant de la zone montagneuse du sud de la Transylvanie', '(pâtre) montagnard'.

Les mots muc¹ et moc ont reculé vers la périphérie du vocabulaire roumain vu la concurrence avec mugure, des éléments d'origine latine cap 'tête', frunte 'front', etc., ou de l'emprunt slave vârf 'sommet, comble'. On peut reconnaître des traces de ce processus en découvrant le maintien des termes muc¹, moț (et même de mugure) dans quelques syntagmes qui, dans le langage populaire, expriment l'idée de superlatif: de muc (de mugure?) 'de premier choix, excellent'; mucul grăului 'blé de première qualité'; muc și sîrc (une tautologie) 'la fine fleur'; mugurelul, moțul făinii 'farine de premier choix'.

On peut établir une série de correspondance de muc¹ (fém. moacă) et smoc avec l'emprunt d'origine slave zglăvoc (fém. zglăvoacă; cf. le vieux slave cj'b' 'tête') dans les parlers populaires roumains: muc¹: zglăvoc 'fleur de chanvre'; moacă: zglăvoacă 'chabot de rivière'; smoc: zglăvoc 'noms de plantes de la famille Centaures' qui représentent de vraies "glosses" qui datent d'une ancienne phase du daco-roumain (celle du bilinguisme slavo-roumain). Cela prouve que parmi les principales significations du terme thraco-dace (dont les descendants sont les roumains muc¹, moc/smoc, moacă/moț) il y a eu aussi 'tête' et 'bout'. Les acceptions figurées citées dans le paragraphe antérieur justifient l'hypothèse d'après laquelle (quelques-uns, au mois, de) ces mots ont pu être utilisés avec les valeurs de 'chef', 'dirigeant', 'élite', fonction dans laquelle ils ont été remplacés, eu fur et à mesure, par les éléments d'origine latine cap (cf. capul răscoalei 'le chef de l'émeute', capul mesei 'le haut bout de la table'), frunte (în fruntea bucatelor 'à la place d'honneur'), floare (în floarea vârstei 'à la fleur de l'âge', fruntea, floarea făinii 'la fine fleur de la farine') etc.

7.3. Les significations du mot thraco-dace reconstituées par cette voie offrent les motivations dénominatives nous donnant la possibilité de déchiffrer les anthroponymes de type Muca, Mucaporis (Mocaporis), Mucacetus, Mucacenus, Mucacralis, Mocazia, etc., par des projections d'ordre géographique et socio-culturel. Ainsi, du moins à une phase initiale, les éléments formatifs [muca], [moca] ont pu évoquer l'appartenance des habitants employant les anthroponymes en discussion à une population de montagnards ("Bergleute"): on reconnaît l'existence, en Dacie, d'une union tribale dans la région montagneuse et le rôle important de cette union pendant l'époque des formations politiques des rois Burébista (82-48 a.Chr.) et Décébale (87-106). En ce qui concerne la vie spirituelle des Gêto-Daces, on pourrait faire la liaison entre les anthroponymes de ce type et la théonyme Mucapor, divinité dont le temple, en tant qu'associé de

Mythras, a été découvert à Campona (Budapest - Nagytétény)⁵¹. De cette manière, "la montagne sainte" des Daco-Gètes, Kogaionon, est rapportée au concept montes divini⁵², connu chez les Thraces des Balkans⁵³.

La corrélation entre le mot muc¹, élément autochtone du daco-roumain, et les anthroponymes de type Muca (Μουχα), Moca- (Μοχα-), s'appuyant sur les projections ci-dessus esquissées ne représente, toutefois, qu'une hypothèse de travail, dont la validation reste à la charge des recherches futures (et, malheureusement, au hasard des découvertes) sur le lexique de la langue et sur l'onomastique des Thraco-Daces, autant que sur le domaine de leur spiritualité.

8. Au terme de cet exposé, dont les méandres fastidieux ne nous ont point empêché d'en assumer le risque, les principaux résultats de nature à suggérer la relativité du temps absolu par l'intermédiaire des mots autochtones du lexique daco-roumain, et qu'on propose de retenir, touchent le problème de la patrie primitive des Thraces en tant qu'indo-européens, les relations de ceux-ci avec leurs précurseurs et le changement de forma mentis concernant la vie sociale et spirituelle, en général.

8.1. En ce qui concerne le premier aspect, c'est vers une région de plaine que notre attention est dirigée par la signification originaria de gresie (cf. 3. - 3.1.), compte tenant du polysémantisme actuel de ce mot, désignant un outil à aiguiser en pierre ou en bois soumis à la pétrification, autant qu'une pièce de bois qui protège l'essieu fixe du char. Or, l'outil en bois dur (ou pétrifié) servant à aiguiser la faux, ainsi que le véhicule à quatre roues, caractérisent, généralement, les populations de steppe. À cela s'ajoute l'importance hors ligne attachée à l'outil à aiguiser en pierre, vu sa présence non seulement dans les contes bleus, mais également dans le mobilier funéraire, un archaïsme culturel encore depuis l'Hallstatt (concernant la capacité d'un objet de cette classe d'individualiser géographiquement une population, cf. le traîneau funéraire des Slaves, des Finnois et des peuplades ouralo-altaïques⁵⁴).

8.2. L'intégration démographique, par étapes, des pré-indo-européens et des indo-européens est prouvée par l'assimilation et le maintien dans la culture matérielle des derniers de beaucoup de choses liées à l'habitation et aux occupations, à savoir le type de maison, dont les parois et spécialement le toit comportent des ensembles formés en bois joints, et le tissage, même si les éléments appartenant aux domaines discutés étaient nommés par des mots IE (comme le mot argea le prouverait). Du moins en ce qui concerne le tissage, la conservation d'un archi-vieux outil est à

supposer d'après l'existence jusqu'au commencement du XX^e siècle des petites plaques en bois dur utilisées par les Slaves orientaux et des "planches à tisser" pour le confectionnement des ceintures de laine dans les régions montagneuses de la Roumanie, dont l'archétype remonte au Néolithique, vu les petites plaques en terre et en schiste argileux, semblables, découvertes sur le territoire de la Roumanie (cf. l'article cité dans la note 21; p. 348). On n'exclut jamais des modèles renvoyant à l'organisation familiale (l'optique "matriarcale" du statut du "gendre") et le fond général d'une constante de la spiritualité représentée par le culte de la maternité, à attribuer au moins au Néolithique sinon à l'époque antérieure, vu l'analyse des représentations fournies par des fouilles archéologiques, interprétées en relation avec maints éléments généraux de l'ethnographie, des croyances et des idées religieuses⁵⁵.

8.3. Le système de dénomination personnelle s'avère un terrain d'une significative manifestation du bouleversement et mentalité de résistance: muc¹ a été sur le tard gardé dans l'anthroponymie roumaine (attestations entre les XI^e - XVIII^e siècles⁵⁶); après l'adoption du christianisme, on revient subrepticement à la dénomination personnelle de type "totémique": juste năpărcă apparaît en tant que prénom au XIX^e siècle, et le fait (quelque soit la filière) prouve que de tels appellatifs n'avaient en aucun cas dans le temps la connotation dépréciative généralisée dans une époque assez récente ('personne méchante, perfide'). D'ailleurs, l'étude de la "collision" entre năpărcă - șarpe - viperă atteste que le "halo" sémantique qui entoure de nos jours ces termes est un effet de l'alterité négative de source chrétienne, en partant du rôle du "Serpent" en ce qui concerne le bannissement du Paradis. Car, dans les cultes préchrétiens, le serpent, un véritable complexe archétypale, était, par coincidentia oppositorum, un symbole bipolaire: la vie et la mort, le bien et le mal, la lumière et l'obscurité. L'une des preuves qu'on peut citer dans cet ordre d'idées il y a la présence du serpent en partant des divers bracelets en or et en argent et parmi les symboles figuratifs qui accompagnent la représentation du Cavalier Thrace et qui ornent les objets de parure en argent gëto-daces, jusqu'à la conservation de cette figure chez les Daco-Roumains dans la décoration des vêtements en cuir, de la poterie et même des oeufs rouges de Pâques. Au surplus, il faudra préciser que la forma mentis chrétienne n'est que l'une des phases d'un constant processus de remplacement. Le serpent étant une présence de premier rang dans tous les cultes archaïques, avant que les divinités aient acquis une représentation anthropomorphe, le nom du reptile a été, par de raisons

tabouïstiques, toujours occulté; la preuve est, par exemple, l'utilisation en latin, pour désigner l'ophidien, du participe du verbe serpere 'ramper' pour éviter le mot anguis (d'un radical IE aṅō(h)i- 'Schlange, Wurm'; Walde-Pokorny, I, 63).

9. Les résultats à attendre par l'approfondissement des problèmes d'archéologie, d'ethnographie et d'ethnologie générale esquissés sont, croyons nous, susceptibles d'accréditer l'importance de l'étude interdisciplinaire de la sémantique des mots roumains autochtones dans la connaissance de certains aspects caractéristiques de la préhistoire et l'histoire des populations de la diaspora thracique.

9.1. Tenant compte du fait qu'au fonds autochtone du roumain appartiennent des termes relatifs aux éléments du relief (baltă 'marais', marécage', groapă, 'trou', mal, 'rivage'), à la flore et à la faune (copac 'arbre', brad 'sapin', mazăre 'petits pois', barză 'cigogne', ghionoaie 'pivert'), à la vie complexe de l'homme, habitat, occupations, famille (argea, bordei 'chaumière, vatră 'âtre', grapă 'herse', gresie, brânză 'fromage', țarc 'enclos', mire, moș 'vieillard'), etc., leur étude monographique est, sans doute, capable de mettre en lumière des aspects démographiques, de la culture matérielle et de la vie sociale et spirituelle de la branche des Thraces de l'espace ayant les Carpates pour noyau.

Bien que nous devons manifester un optimisme modéré, car, comme on a constaté, par exemple, se rapportant aux éléments panromans absents en roumain, tous les faits ne peuvent pas être expliqués, "l'évolution des détails du vocabulaire étant souvent déterminée par des facteurs fortuits dont la découverte est très difficile sinon impossible"⁵⁷, ce n'est qu'ainsi que nous pourrions arracher les langues, dont le lexique contient des éléments thraces, à leur situation ingrate de "dossiers" conservant des témoignages de référence passive.

9.2. Dans la perspective de la philosophie de la culture, Lucian Blaga a attiré l'attention sur une vraie permanence de la préhistoire dans la culture traditionnelle des villages roumains⁵⁸; loin d'accepter (et même de comprendre!) la méfiance de quelques savants contemporains concernant la possibilité de "cooperation" entre l'archéologie et la linguistique historique, on entrevoit beaucoup de points d'un fructueux rapprochement amorcé dans les diverses tentatives visant l'intégration de l'étude de la préhistoire du vocabulaire de la langue roumaine à certaines préoccupations de la recherche historique moderne. Notre prise de position (datant de pas mal d'années!), issue des impératifs d'une recherche plutôt que d'un téméraire désir de rejoindre les principes de la nouvelle

conception sur l'histoire du mouvement d'idées et d'opinions de l'école de Fernand Braudel, se constitue, toutefois, dans une illustration, à sa manière, de quelques idées de ce philosophe de l'histoire. On a en vue une civilisation en tant que cohérence dans l'espace et permanence dans le temps et la nécessité de prendre en considération les événements de longue durée. On tient compte des hypostases du temps lent de l'histoire d'une population: une nouvelle synthèse ethnique, le changement de langue, l'adoption du christianisme, rapportées aux faits presqu'immobiles, imputables aux conditions de relief et à l'élément démographique, sous l'aspect des structures du quotidien (le type d'habitation, les occupations, les moyens de transport) et la famille. On essaye encore de confronter les éléments du temps social et géographique avec ceux d'un temps biologique, car, dans n'importe quelle période, le culte de la maternité peut ressortir à une constante de la catégorie des permanences attribuées à la nature humaine⁵⁹.

9.3. Après les conquêtes des directions "classiques" de l'étude du fonds autochtone, à savoir la constitution des grands répertoires qui contiennent les éléments de langue thrace des épigraphes, gloses, listes de plantes, etc. (Thomaschek, Mateescu, Detschew, I.I. Russu), la recherche comparative du lexique de la langue albanaise (Haşdeu, Philippide, Poghirc, Brâncuş), dont les résultats – surtout dans le domaine de l'étymologie – ont été mises en oeuvre dans les synthèses parus parallèlement (aux auteurs déjà cités il faut ajouter Kretschmer, Reichenkron, Georgiev, Rosetti, Ivănescu, Vraciu)⁶⁰, ce que nous proposons c'est la considération de l'aspect sémantique des éléments autochtones du daco-roumain. On a en vue des investigations monographiques ayant comme but l'épuisement des ressources interprétatives de ces mots, avec l'application de la méthode "mots et choses", de la géographie linguistique et mettant à la contribution, simultanément, l'histoire de la langue et le folklore, les données de l'archéologie, de l'anthropologie générale et de l'ethnographie. Nos essais dans cette direction, sans aucune intention préalable de ralliement, se révèlent comme une démarche de mise en valeur des quelques aspects et connexions du clairvoyant programme de reconstitution des cultures primitives IE en tant qu'une anthropologie culturelle, proposé par Cicerone Poghirc, en partant des vestiges de culture et de mentalité mises en lumière par l'archéologie, l'anthropologie générale, la mythologie et la linguistique⁶¹.

Dorénavant, on ne peut plus se contenter des simples points d'appui que chacun de ces domaines est

capable d'offrir et de recevoir, à tour de rôle, réciproquement, d'après les habitudes "techniques" de l'honorable méthode Wörter und Sachen et comme honnête extrapolation de celle-ci. Car ce n'est qu'en se branchant à un système général et obligatoire de références dans le cadre d'une série de concordances fonctionnelles en chronologie (d'après la formule de Poghirc) que la recherche du vocabulaire autochtone du daco-roumain peut acquérir le statut de source active et efficace dans notre connaissance du passé et de la civilisation des Gèto-Daces.

NOTES

1. Cf. Lucia Wald, *Implicații semantice în reconstrucția etimonului indo-european (Aspecte metodologice)*; SCL, XXXVIII, 1987, 2, p. 98.

2. En ce qui concerne la culture matérielle et la vie sociale de ces populations reflétées par le vocabulaire, cf. Th. Simenschy, G. Ivănescu, le chapitre *Lexicul comparat al limbilor indo-europene*, dans *Gramatica comparată a limbilor indo-europene*, București, 1981, pp. 443-482, et Lucia Wald, Dan Sîuşanschi, en collaboration avec Francisca Băltăceanu, *Introducere în studiul limbii și culturii indo-europene*, București, 1987, pp. 274-322.

3. Marija Gimbutas, *Spiritualitatea Vechii Europe*, traduction roumaine d'après un manuscrit inédit, par Sorin Paliga, dans *Civilizație și cultură. Vestigii preistorice în sud-estul european*, préface par Radu Florescu, București, 1989, pp. 118-119.

4. Vasile Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, édition par Radu Florescu, București, 1982, p. 250; cf. 173, 381.

5. Lucian Blaga, *Getica, Saeculum*, I, 1943, 4, p. 23.

6. Traian Herseni, *Forme străvechi de cultură populară românească. Studii de paleoetnografie a cetelor de feciori din Țara Oltului*, Cluj-Napoca, 1977, pp. 295, 309-310.

7. Stelian Dumitrăcel, *Lexic românesc. Cuvinte, metafore, expresii*, București, 1980, le chapitre *MAMA PĂDURII: o evoluție semantică asupra căreia și-a pus amprenta adoptarea creștinismului* (pp. 83-90).

8. Vasile Pârvan, op. cit., p. 385.

9. Une présentation essentielle de ces préoccupations, en diachronie, dans le chapitre *L'histoire et les résultats des études sur le substrat du résumé français de l'oeuvre de I.I. Russu, Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, București, 1981, pp. 449-452.

10. Cf. Stelian Dumitrăcel, *Semnificația originară a cuvântului GRESIE ca element autohton al limbii române (II)*; LR, XXXVII, 1988, 5, pp. 429-431.

11. Cf. Grigore Brâncuş, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983, p. 53.

12. Stelian Dumitrăcel, op. cit., p. 435.

13. Cf. Ivan Venedikov, *Trakijakata kolesnica*, Sofia, 1980, passim, et *Vierrädige Wagen der Hallstattzeit. Untersuchungen zu Geachtichte und Technik*, Mainz, 1987, pp. 71-75.

14. Stelian Dumitrăcel, op. cit., pp. 436-437.

15. On présente ici les principales idées de l'étude (dédiée à notre professeur Th. Simenschy) *Le mot autochtone GRESIE et la signification magico-culturelle de la pierre à aiguiser du point de vue ethno-archéologique*; ArchMold, XIII, 1989, pp. 225-240 (le titre du résumé français, pp. 240-241).

16. Siith Thompson, *The Types of the Folktales, a classification and bibliography* Antti Aarne's *Verzeichnis der Märchentypen*, translated and enlarged by Siith Thompson, second revision, Helsinki, 1964.

17. Joseph Hampel, *Altertümer des frühen Mittelalters in*

Ungarn, Braunschweig, 1905, I, pp. 116-117.

18. Cf. Ovidiu Birtea, *Mică enciclopedie a poveștilor românești*, București, 1976, pp. 410-411.

19. V.I. Propp, *Rădăcinile istorice ale basmului fantastic*, traduction roumaine par Radu Nicolae, préface par Nicolae Roșianu, București, 1973.

20. Cf. Grigore Brâncuș, op. cit., pp. 30-31; I.I. Russu, *Etnogeneza românilor...*, pp. 251-253.

21. Tout comme pour le paragraphe précédent, c'est une présentation abrégée des résultats de la recherche concernant Un problème d'ethno-archéologie: "argeaua de țesut" (l'installation verticale à tisser) dans les logements des I^{er}-XI^{ème} siècles sur le territoire de la Roumanie; REF, t. 34, 1989, 4, pp. 329-356 (le titre du résumé français; pp. 357-359).

22. Kurt Horedt, *Moști. Grabungen in einer vor- und frühgeschichtlichen Siedlung in Siebenbürgen*, București, 1979, pp. 93-97.

23. Paul Faure, *Viața de fiecare zi în Creta lui Minos (1500 î.e.n.)*, préface par Em. Condurachi, traduction roumaine par Em. Condurachi et Cireașa Grecescu, București, 1977, pp. 190-191.

24. Cf. notre article *Semnificația ariilor regionale ale unor elemente autohtone din vocabularul limbii române; Dialectologia (les communications présentées au IV^e Symposium National de Dialectologie)*, București, 1989, pp. 49-64.

25. I. Fischer, *Latina dunăreană*, București, 1985, p. 142; cf. et Grigore Brâncuș, op. cit., p. 88.

26. Lucia Wald, Dan Șușanschi, op. cit., p. 116.

27. Cf., W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935, no. 3730.

28. Cicerone Poghir, dans *Istoria limbii române*, II, București, 1969, p. 345; G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980, p. 259; I.I. Russu, op. cit., p. 354; Gr. Brâncuș, op. cit., p. 143. On a eu également en vue une "superposition", du type précité: le mot mire peut continuer le lat. miles (cf. et le v.sl. voisin 'soldat, militaire' et 'promis, fiancé'), mais l'influence d'un dacique *mari-est pour le moins possible, postulable sur la base du gr. *μερ-αε*, du skr. *marya-*, du lat. *mari-tus*; cf. Lucia Wald, Dan Șușanschi, op. cit., p. 116.

29. Alois Walde, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, herausgegeben und bearbeitet von Julius Pokorny, t. I, Berlin-Leipzig, 1930 (1973), pp. 574-575.

30. Cf. *Dicționarul limbii române*, t. II, partea I, F - I, București, 1934, s.v. ginere.

31. I.I. Russu, op. cit., p. 355, avec une discussion sur les correspondants des diverses langues IE, d'après Walde - Pokorny, op. cit.

32. Emile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, I, Paris, 1969, p. 247.

33. J. Vendryes, *Sur le nom du "gendre"*, REA, t. 21, 1919, pp. 99, 101.

34. Cf. Walde - Pokorny, op. cit., p. 574.

35. Claude Lévi-Strauss, *Gîndirea sălbatică. Totemismul azi*, traduction roumaine par I. Pecher, București, 1970, p. 137 et suiv.

36. *Academia Română, Documente privind istoria României, Veacul XVI, Țara Românească*, IV, 1571-1580, București, 1952, p. 266, en partant de N.A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, 1963, p. 466.

37. I.-A. Candrea, *Folclorul medical român comparat. Privire generală. Medicina magică*, București, 1944, p. 411.

38. On y présente un abrégé de notre communication *Éléments latins et autochtones du daco-roumain: en partant de viperă*, faite au VIII^{ème} Colloque International de L'Atlas linguistique roman, Barcelone, 28 septembre - 3 octobre 1994.

39. L'histoire des discussions étymologiques sur *năpărcă* est résumée par I.I. Russu, *Etnogeneza*, p. 365.

40. Cf. I.-A. Candrea, *Gh. Adamescu, Dicționarul enciclopedic ilustrat*, București, 1926-1931 (=CADE); *Academia Română*,

Dicționarul limbii române, Serie nouă (=DLR), t. VII, Partea I, Litera N, București, 1971; Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân - general și etimologic. Dictionnaire aromain (macédo-roumain) général et étymologique* (=DDA), București, 1974.

41. A. Ciorănescu, *Diccionario etimológico rumano*, La Laguna, 1958, s.v.

42. Cf. DR, X, 1943, 2, p. 292.

43. Cf. Karl Jaberg, Jakob Jud, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, III, 1930, la carte 452/751; cf. aussi G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strassbourg, 1891, s.v.

44. Theodor Capidan, DR, II, 1921-1922, p. 542.

45. Stelian Dumitrăcel, *Numele traco-dacice de tipul MUCA (ΜΟΥΧΑ), MOCA- (ΜΟΧΑ-) raportate la cuvintele de substrat muc¹ - mugure; AIA Iași*, t. XXV/1, 1988, p. 391-408; II, t. XXVI/1, 1989, p. 421-430.

46. *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung, unverändert Nachdruck...*, Wien, 1980, II, pp. 25-26.

47. *Die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 217; cf. aussi I.I. Russu, *Limba traco-dacilor²*, București, 1967, p. 82. Pour les significations des noms grecs, cf. aussi F. Solmsen, *Indogermanische Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, herausgegeben von Ernst Fraenkel, Heidelberg, 1922, pp. 114-116, 149.

48. *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 312.

49. *Ποικιλίαι αρχ.*, Sofia, 1957, p. 62; VI. Georgiev n'exclut pas la possibilité de l'existence des noms personnels tels que *Mucasenus* et *Mucapor(a)* chez les Daces; cf. *Introduction to the History of the Indo-European Languages*, Sofia, 1981, pp. 113 et 417, de même que la version italienne, *Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee*, Roma, 1966, p. 128, en ce qui concerne l'éventualité de l'origine dace ou iranienne des formantes onomastiques *μουχα-*, *μοχα-*.

50. Walde - Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch...*, II, p. 311.

51. Cf. Stefano Paulovics, *Il limes romano in Ungheria; Quaderni dell'Impero, Il limes Romano*, IV, Roma, 1938, pp. 12-13; Andreas Graf, *Übersicht der antiken Geographie von Pannonien; Dissertationes Pannonicae*, I, fasc. 5, Budapest, 1936, p. 104; cf. aussi *Tabula Imperii Romani: Aquincum-Sarmizegetusa-Sirmium*; L.34, Budapest, 1968, s.v. *Campona*.

52. Cf. F. Lenormant, dans *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines...*, sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio, t. III (2), Paris, 1904, pp. 1995-1997; cf. aussi Mircea Eliade, *De la Zalmoxis la Genghis-Han*, București, 1980, p. 73.

53. Stelian Dumitrăcel, *Numele traco-dacice...*, II, pp. 426-428.

54. Cf. Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II. La civilisation, Paris, 1926, pp. 50-51.

55. Dan Monah, *Grande-Mère - la persistance d'un archétype; La genèse et l'évolution des cultures paléolithique sur le territoire de la Roumanie*, *BiblArch* II, Iași, 1987, p. 159. On y souligne le fait que "le mécanisme de l'apparition du concept de Grande-Mère pouvait se déclencher à n'importe quelle époque historique", mais qu'il y a des conditions favorisant la transmission du dit concept du Paléolithique (p. 162).

56. Stelian Dumitrăcel, *Numele traco-dacice...*, I, p. 403; cf. aussi Grigore Brâncuș, le chapitre sur le transfert dans l'onomastique des mots du substrat, dans *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române*, *Bibliotheca Thracologica*, VIII, București, 1995, pp. 18-47, où on trouve des noms comme *Măgură*, ainsi que *Balaur(e)*, *Șopărlă*, *Viezure*, etc.

57. I. Fischer, *Panroman sauf roumain*; RRL, IX, 1964, 6, p. 601.

58. Lucian Blaga, *Despre permanența preistoriei*, *Saeculum*, I, 1943, 5, pp. 3-17.

59. Alexandru Dușu, *Fernand Braudel și noua concepție despre istorie*, préface à *Mediterana și lumea mediteraneană în*

epoca lui Filip al II-lea, traduction roumaine, par Mircea Gheorghe, de la quatrième édition de l'oeuvre de Fernand Braudel, t. I, București, 1985, p. 28.

60. Cf. Stelian Dumistrăcel, *Éléments autochtones du vocabulaire du daco-roumain, source pour la connaissance de la civilisation gète-dace*, *Thraco-Dacica*, XI, 1990, 1-2, pp. 209-210, et, antérieurement, *Gli elementi autoctoni dell vocabolario daco-romeno, una fonte per la conoscenza della civiltà geto-dacica*, un abrégé de notre communication au même titre au V^e Symposium

Internazionale di Tracologia (Spoleto, 26-28 novembre 1987), dans *La civiltà dei Traci: tradizioni classiche e ricerche archeologiche moderne*, Roma, 1989, pp. 43-47.

61. Cicerone Poghirc, *Pour une concordance chronologique et fonctionnelle entre linguistique, archéologie et anthropologie dans le domaine indo-européen*; tirage à part des travaux de VIII. *Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft. Rekonstruktion und Fragen der relativen Chronologie*, Leiden (31.08 - 4.09.1987), passim et, spécialement, les schémas des pp. 6 et 12.